

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	84 (1939)
Heft:	7
Artikel:	Landsturm et armée de campagne : souvenirs d'un territorial
Autor:	Bovet, R.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-341947

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Landsturm et armée de campagne

Souvenirs d'un territorial

PRÉAMBULE.

En quelle mesure le landsturm peut-il être appelé à collaborer avec l'armée de campagne ? De la réponse qui sera donnée à cette question dépend l'apport ou l'éloignement d'*une centaine de mille hommes* : chiffre qui illustre avec éloquence la haute signification de ce problème. Pour lui donner une solution rationnelle, il est peut-être utile de consulter les souvenirs personnels d'un officier des « mobs », réintégré dans l'armée en qualité de landsturmien.

Il nous souvient que, au début de ce siècle, l'on ne comptait guère, pour former l'armée de campagne, que sur l'élite. La landwehr et le landsturm étaient considérés, à cette époque, comme des troupes d'un rendement limité.

Cependant, sur les champs de bataille de la grande guerre, les hommes « de 30 à 40 » ont vite joué un rôle en vue, sinon prépondérant. N'est-ce pas l'âge où l'homme peut déployer les plus grands efforts physiques ? La valeur du landsturm, pour s'être révélée fort inégale, fut cependant réelle dans nombre d'unités.

En 1929, le landsturm fut réorganisé, ce qui me valut d'être transféré, l'année suivante, dans une unité plus rapprochée de mon domicile, mais dont le corps d'officiers m'était entièrement inconnu. Ces chefs étaient d'ailleurs convaincus qu'ils étaient définitivement « au rancart ».

RÉINTÉGRÉS.

En automne 1936, changement de décor : les officiers de la landwehr et du landsturm de la région, à partir du grade de capitaine, sont convoqués à un rapport volontaire. Le 21 mars de l'année suivante, rapport également volontaire (aux frais des participants et sans solde) de tous les officiers de landwehr et du landsturm, et même des sous-officiers supérieurs, en vue de préparer le service de trois jours qui devait avoir lieu un mois plus tard. La matinée fut consacrée à la visite d'emplacements de combat et de cantonnements. Malaise du soussigné, en proie à un dépaysement total ; cependant, au début de l'après-midi, ensuite d'une action surprenante du subconscient, le fil avec le passé se renoua subitement, en un clin d'œil, comme si une bonne fée avait donné un coup de baguette magique.

Un mois plus tard, entrée au service dans la vaste cour du château de X., en présence du Conseil d'Etat *in corpore* et du colonel-divisionnaire Roger de Diesbach. Tenue impeccable de la troupe. Le divisionnaire, après quelques paroles, fit courir allégrement les 250 hommes de la compagnie, par des ordres de « rassemblement ! » successifs. Quelques-uns esquissèrent à vrai dire une légère grimace, sentiment auquel succéda bientôt la satisfaction d'être traités comme des soldats d'élite. (En assurant aux landsturmiens qu'ils sont jeunes, on obtient d'eux tout ce que l'on veut.) Les mouvements commandés par le divisionnaire furent exécutés avec une célérité électrique. Il convient d'ajouter que la troupe se sentait fort honorée d'être inspectée par de hauts personnages civils et militaires.

Nous n'allions pas tarder à nous rendre compte que nous avions devant nous, non telle garde nationale, mais les vieux briscards de « 1914-18 », simples soldats ayant à leur actif en moyenne deux ans de service, sous-officiers avec deux ans et demi, chefs de section avec trois ans, le

commandant de compagnie avec quatre ans. L'oublier un instant, mettre en doute leurs brillantes qualités militaires, c'était risquer la « pagaille », ni plus ni moins.

Les travaux de mobilisation, effectués par le commandant de compagnie avec les cadres, furent achevés bien avant le délai prescrit. Après la soupe (les officiers partagèrent le menu de la troupe) la compagnie défila fièrement d'une allure martiale dans la petite cité, provoquant l'étonnement des citoyens, devant cette résurrection militaire. Après un parcours en chemin de fer, deux heures et demie de marche dans la montagne, sans un seul traînard, et dans un ordre parfait. Prise des cantonnements par les sous-officiers, reconnaissance des sous-officiers dans le terrain, sentinelles extérieures de cantonnement.

Ensuite d'une violente tempête de neige et du froid, les heures de sommeil furent fort réduites. Cependant, le lendemain matin, à 0600 h., la compagnie fit, en présence du divisionnaire, le plus magistral des maniements d'armes auquel il m'ait été donné d'assister. Roger de Diesbach en fut si impressionné qu'il s'empressa d'aller dire aux officiers d'une compagnie d'élite qu'ils seraient incapables d'obtenir un maniement d'armes pareil. La réadaptation à la vie militaire se fit le matin avec aisance. L'après-midi marche, dans la neige, du côté de la compagnie d'élite à laquelle s'était adressé le divisionnaire, et dont les officiers admirèrent la tenue excellente de notre troupe.

En dépit des rafales de neige, le moral ne cessa d'être très bon jusqu'à la descente, le troisième jour, suivie de la démobilisation. Cette solidité physique et morale exceptionnelle s'explique en partie par le fait que, depuis 1928, le bataillon d'élite de base avait perdu, ensuite de décès et de réformes, près de la moitié de son effectif, si bien que nous avions devant nous le produit d'une sélection. En revanche, la troupe ne connaissait pas ses officiers, le corps d'officiers du bataillon de base ayant entièrement disparu — à la seule exception d'un, fixé à l'étranger — pour être remplacé par des cadres venus d'un peu partout.

UN BATAILLON « TOTAL ».

Ensuite de la nouvelle organisation de nos troupes, j'entre en mai 1938 dans une unité différente, composée d'hommes de tous âges et de toutes armes. De 0700 à 1000 h., les officiers apprennent les rudiments de la nouvelle section créée par le R. E. 1930-1938, ainsi que le maniement du FM. De 1000 à 1400 h., ils communiquent ce qu'ils avaient appris aux sous-officiers. A 1400 h., entrée en service de la troupe et mobilisation du bataillon : il apparaît déjà que l'amalgame, sans se faire instantanément, pourra s'accomplir sans trop de difficultés.

Le mardi matin, les soldats tiraient à la cible, et les trois quarts remplissaient aussitôt les conditions requises ; le dernier quart y parvint le lendemain. Le principal du temps fut consacré au maniement du fusil-mitrailleur, arme avec laquelle les officiers tirèrent le mercredi. La troupe eut aussi l'occasion de voir de près le nouveau canon d'infanterie. Ces innovations intéressèrent au plus haut point la troupe, tout en raffermissant sa confiance en la vigilance des chefs militaires. Au cours d'un exercice tactique qui eut lieu le jeudi et vendredi (avec service de nuit) le bataillon reçut les félicitations du divisionnaire : soldats de tous rangs avaient rivalisé d'ingéniosité et d'esprit pratique.

Les difficultés de l'amalgame s'aplanirent aisément, grâce au prestige naturel que confère l'âge aux anciens, comme à l'excellente tenue des tout jeunes ayant fait, sous la menace de guerre, leur école de recrues, augmentée de trois semaines pour deux classes d'âge. Remarque qui n'a rien d'offensant pour des classes ayant connu, avec une durée réduite du service, les illusions de la « paix éternelle ». Nous en étions exactement au même point le 1^{er} août 1914, alors que nous nous imaginions être des soldats, alors que nous ne pouvions prétendre qu'au titre d'apprentis. C'est aux périodes longues et souvent fastidieuses de l'occupation

des frontières, sous la crainte de l'invasion, que nous, les aînés, sommes redevables d'être devenus de véritables soldats, autrement dit des hommes réagissant aux événements d'une façon différente que les civils.

La nécessité de nous plier aux nouveaux règlements allait-elle constituer un obstacle à notre réadaptation ? Il n'en fut rien, bien au contraire. Ces prescriptions furent accueillies avec la plus vive satisfaction, parce qu'elles répondent à des voeux fort anciens. Simplifiant la vie militaire, elles éliminent tout un fatras superflu et encombrant, dont la génération précédente n'avait que trop souffert.

Les nouveaux règlements, non seulement mettent fin à nombre de petites « chinoiseries », mais apportent une heureuse solution à divers problèmes psychologiques et pédagogiques sur lesquels les officiers d'avant-guerre n'avaient que trop pâli, notamment en ce qui touche la façon de traiter le soldat et en particulier le drill. Les nouvelles méthodes de combat, d'autre part, présentent l'avantage de répondre aux tendances instinctives de nos soldats à pratiquer une guerre sinon de guérillas, du moins de « tirailleurs ». D'une grande souplesse, elles permettent à tous de déployer un maximum d'individualisme et d'esprit d'initiative. L'apprentissage des nouveaux règlements permit aux plus jeunes classes de se mettre en évidence : excellente émulation favorable à la cohésion.

Au licenciement, le commandant de bataillon fit avancer devant le front, sur un rang, les hommes de la classe de 48 ans, ayant accompli tout leur service. Après leur avoir adressé quelques paroles de remerciements, il leur serra la main à chacun en particulier. Et l'on vit ces vieux bris-cards des « mobs » pleurer à chaudes larmes ; plus d'un d'entre eux est revenu cette année nous revoir, en civil, et nous exprimer ses regrets de n'être plus des nôtres.

1939 : LA COHÉSION RÉALISÉE.

Cette année, il fallut tout d'abord consolider les résultats obtenus en 1938.

Le cours d'officiers, d'une semaine, permit aux chefs de section non seulement de se familiariser davantage avec le maniement des nouvelles armes et la pratique des fortifications, mais encore de se livrer à des exercices tactiques sur lesquels il y aurait beaucoup à dire : qu'il nous suffise d'affirmer que certaines divergences survenues dans l'application du SC ne mirent pas du tout en présence deux générations, mais au contraire un enchevêtrement d'opinions surgies dans toutes les classes d'âge. Les sous-officiers remplirent consciencieusement la journée spéciale — un dimanche — dévolue à leur préparation particulière.

L'après-midi du premier jour fut consacrée à l'instruction du FM. et du masque à gaz. Le mardi matin, la troupe tirait au fusil, et les neuf dixièmes remplissaient derechef les conditions (de même que l'année précédente, les » non sortis » réussirent tous le lendemain avec succès). Le jeudi, ils tirèrent au FM, et, le vendredi, au fusil avec masque à gaz. Le reste du temps fut consacré à l'apprentissage des autres armes, des mines et des travaux de fortification. Il y eut une alarme nocturne. Les anciens rivalisaient avec la landwehr, et les « vieux » de l'élite pour se mettre à l'école des plus jeunes, déjà accoutumés à ces innovations.

Le lundi de la seconde semaine, on organisa une position défensive. Si les premiers travaux ne donnèrent guère de satisfaction, la fin de la matinée permit de constater que tout le monde avait compris ce qu'il faut entendre par s'enterrer, se protéger et se camoufler. La position fut réoccupée à minuit, sans une seule lueur de lanterne et dans un silence parfait, les fils de fer barbelés furent tendus dans l'obscurité la plus complète. Au retour du service de nuit, les soldats chantèrent à pleins poumons. (J'allais oublier de dire que, dès les premiers jours, le chant fut

convenablement cultivé, durant les dix minutes de repos accordées chaque heure, et avec l'adjuvant de petits recueils d'airs patriotiques, complétés par de rares chansons sentimentales, devenues traditionnelles dans notre armée.)

Le mardi, répétition de l'exercice tactique amorcé au cours d'officiers. Il permit au commandant de bataillon de constater que nos soldats de tous grades ne se dissimulent pas encore assez dans le terrain. Les jours suivants, une marche forcée d'une vingtaine de kilomètres dans la montagne, l'établissement de tentes, un tir devant la troupe avec le canon d'infanterie et le lance-mines, une nuit passée sous la tente à 900 m. d'altitude, sous la pluie, une marche semi-forcée le lendemain pour la descente, de nouveau sans un seul traînard permirent d'éprouver la solidité physique et morale de cette troupe. Il est permis d'affirmer que, au cours de cette seconde semaine, il eût été difficile d'émettre des appréciations divergentes sur les classes d'âge de cette troupe, tant elle était sérieusement amalgamée.

Notre impression favorable est corroborée par un appointé de landwehr, qui écrit ceci dans le *Journal du Jura* :

« Il est bon qu'on sache — à l'étranger comme en Suisse — que nous possédons d'excellentes troupes, disciplinées entraînées, résolues, il est bon qu'à l'étranger on soit assuré que nos soldats sont prêts à défendre jusqu'à la mort leur patrie.

» Je n'écris pas cela à la légère. Je l'écris parce que j'ai entendu des soldats — qui ne sont pas des vantards — l'affirmer. Je l'écris parce que j'ai vu pendant quinze jours travailler ces hommes sur lesquels compte le pays. Ces hommes, dans tous les exercices que leur ordonnaient leurs chefs mettaient un sérieux, une volonté de bien faire qui soulevaient l'admiration.

» Ces hommes, chaque jour, rentraient avec leurs habits mouillés ; mais, le soir, ils allaient s'étendre sur la paille en plaisantant, en riant. Chaque matin, le ciel était gris, mais ces hommes ne se laissaient pas envahir par le « cafard ».

Jamais personne ne se plaignit. Un bel esprit animait la troupe, et les rapports entre les soldats et les officiers furent excellents. Tout le long du cours, je puis l'affirmer, les soldats firent preuve de bonne humeur, de volonté, d'endurance.

» Cette belle tenue, ils la montrèrent non seulement au travail, mais encore au repos, non seulement dans les villes et les villages « occupés », mais encore à l'arrière. Le soldat grossier et impoli n'existe pour ainsi dire plus. Le mélange des classes d'âge a été un bien pour la troupe. J'ai entendu des aînés remettre à l'ordre des « bleus » qui se croyaient tout permis parce qu'ils avaient revêtu l'uniforme ».

CONCLUSION.

L'expérience est donc concluante. Le landsturm est parfaitement capable de figurer dans l'armée de campagne. Au cours des années prochaines, on pourrait l'instruire non seulement à la pratique de la défensive, mais encore à effectuer des attaques dans un cadre limité.

Nos cent mille landsturmiens n'attendent qu'à être commandés avec énergie pour remplir tout leur devoir envers le pays, et l'on doit avoir une entière confiance en eux. Et il faut le leur dire, en leur répétant qu'ils sont jeunes, tout en leur témoignant d'une certaine considération en raison de leur qualité d'aînés. L'appoint de ces cent mille hommes sera précieux, au jour du danger.

Plt. R. BOVET.
